Celeste BOCCUZZI, Giovanni DOTOLI, *Quelle science du dictionnaire, demain ?*

Paris, Hermann, coll. Vertige de la langue, 2015, 92 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10145>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.10145

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2015

Pagination : 282-284

ISBN : 9782814302716

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Celeste BOCCUZZI, Giovanni DOTOLI, *Quelle science du dictionnaire, demain ?* », *Questions de communication* [En ligne], 28 | 2015, mis en ligne le 31 décembre 2015, consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/10145> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.10145>

cognitives du sujet amené à se voir évoluer dans un monde virtuel entrelacé de « technologies info-communicationnelles vidéoludiques ». Lucile Haute (pp. 122-124) relate sa collaboration avec le photographe Laurent Hini et le sculpteur Jean-Claude Reti, en vue de la réalisation du fameux cycle « Le toucher de l'avatar » (2010-2013) interrogeant le rapport entre le sujet et son double numérique. Ainsi corps et environnement peuvent-ils fusionner, dans un phénomène de dissolution de leurs frontières : Roland Huesca (pp. 49-59) présente des dispositifs mêlant art de la chorégraphie et utilisation de nouveaux supports médiatiques, qui « donnent [...] corps à une forme de pensée où intériorité et extériorité, loin de s'opposer, jouent de concert » (p. 59).

Les *arts immersifs* renvoient à des processus poétiques qui font pleinement participer artistes et spectateurs comme « spect-acteurs » en vue d'une production commune de l'œuvre, tout en convoquant le sujet dans son individualité la plus forte. Soulignant les déceptions du public au regard de l'émergence prometteuse des technologies du numérique dans les années 80-90, Marion Zilio et Florian Gaité (pp. 189-201) prônent une forme de « réappropriation comme nouveau mode d'apparaître – du monde, du corps et de l'œuvre – et force de singularisation » (p. 199). Notons que certains dispositifs favorisent une annihilation de la distance entre œuvre et spectateur, quand d'autres, au contraire, la soulignent : ainsi Ariane Bourget et Rosalie Leblanc Houle (pp. 61-74) présentent-elles deux exemples de « performances » portées par des collectifs flamands depuis plus de dix ans, qui suscitent l'implication forte du spectateur devenant un « *performé* » (p. 64), *Crew* et *Ontroerend Goed*. Tandis que la première se fonde sur un principe de participation active du sujet invité à « éprouver la fascination des images avec son propre corps », la seconde se caractérise par une impossibilité d'action de sa part : la « participation est pesante pour les spectateurs qui intègrent les lignes narratives dans le sens où plusieurs préfèrent le confort de l'anonymat à une participation forcée parfois dépourvue de complicité » (p. 73).

Mobilisant des technologies du numérique, les dispositifs exposés cultivent un corps nouveau conçu comme un agrégat multisensoriel complexe qui, invité à reconfigurer ses modes de perception, se transforme dans une démarche autoréflexive et produit en retour un effet sur son environnement. L'accent est mis sur la nécessité, pour le récepteur, d'accepter le risque du lâcher-prise, à travers une attitude de disponibilité susceptible de laisser vacante une place telle une ouverture perméable à

l'extériorité, qui peut être vertigineuse. Cette porosité constitue la condition d'un éveil de potentialités insoupçonnées, engageant pleinement le sujet dans sa dimension synesthésique. Cet ouvrage soulève l'émergence de multiples expériences à vivre comme autant de corps-à-corps qui sont autant d'élan vers la subjectivation de l'individu. Ainsi se font-ils les échos de la société contemporaine, en donnant au sujet la possibilité d'accomplir un voyage intérieur, dans la (dé) réalisation d'une traversée exploratoire de soi-même qui interroge le corps dans son devenir esthétique.

Hélène Crombet

Mica, université Bordeaux Montaigne, F-33607
helene.crombet@u-bordeaux-montaigne.fr

Celeste Boccuzzi, Giovanni Dotoli, *Quelle science du dictionnaire, demain ?*

Paris, Hermann, coll. Vertige de la langue, 2015, 92 pages

Ce petit livre est le fruit de la collaboration du directeur de la collection « Vertige de la langue » et d'un collègue de la même université Aldo Moro de Bari, en Italie. Son titre définit clairement son objectif sous la forme d'une interrogation questionnant l'avenir des dictionnaires, de leur confection et de leur consultation dans un univers qui consacre, apparemment, le triomphe des nouvelles technologies et de l'informatique. Cet objectif constitue-t-il un objet bien traité ? Là est la question, compte tenu de l'abondante littérature qui, depuis près d'un demi-siècle, s'est emparé du dictionnaire comme objet d'étude. L'idée initiale – qu'a formulée naguère Alain Rey (*Dictionnaire amoureux des dictionnaires*, Paris, Plon, 2011, p. 311) – de considérer le dictionnaire comme un objet culturel mal identifié (ocm) est excellente. Et, à cet égard, l'ouvrage regorge de références innombrables aux travaux ayant marqué l'évolution de la discipline lexicographique depuis un demi-siècle. Mais, dans le florilège de citations littéraires (pp. 7-9) alléguées par Giovanni Dotoli, on s'étonne de ne pas trouver une référence à Raymond Queneau, encyclopédiste avéré (pour la collection « La Pléiade ») qui rappelle : « Une niche de sons devenus inutiles / Abrite des rongeurs l'ordre académicien / Rustiques on les dit mais les mots sont fragiles / Et leur mort bien souvent de trop s'essouffler vient / Alors on les dispose en de grands cimetières / Que les esprits fripons nomment des dictionnaires / Et les penseurs chagrins des alphadécédets » (« La Chair chaude des mots », p. 67, in : *Le Chien à la mandoline*, Verviers, Éd. Les Temps Mêlés, 1958). Car cette réflexion, qui engage le passé et l'avenir des dictionnaires, se formule à l'heure même où le soupçon, le doute, le malaise se

saisissent du langage et où les travaux de lexicologie et de lexicographie s'interpellent et s'interpénètrent sur la double question du mot et du sens. Les travaux de Georges Matoré comme ceux de Bernard Quemada, et les centres de recherche créés alors à Besançon (Centre d'étude du français moderne et contemporain, université de Besançon, université Paris 13) et à Nancy (Institut national de la langue française, Centre national de la recherche scientifique) sont là pour l'attester. Objet culturel mal défini, sous ses différentes formes, le dictionnaire affronte directement la question du sens des items lexicaux d'une langue dont on sait, depuis Ludwig Wittgenstein (*Tractatus logico-philosophicus*, éd. et trad. de l'allemand par G. G. Granger; Paris, Gallimard, [1921] 2002, p. 59), qu'il n'existe que sous la dépendance de leurs conditions d'emploi. Or, aujourd'hui, notamment grâce à l'aide de corpus traités électroniquement et à l'informatique, ces conditions d'emploi peuvent être étudiées de manière moins artisanale que jadis, et plus rigoureuse au sens où les fréquences d'usage et les contraintes linguistiques et stylistiques sont plus aisément quantifiables et qualifiables.

Le titre du volume est donc ici pleinement justifié. Et ce sont neuf chapitres qui s'efforcent ensuite de répondre à cette interrogation. Les quatre premiers (pp. 7-32) sont l'œuvre de Giovanni Dotoli ; les cinq suivants (pp. 33-75) de son ancienne étudiante, Céleste Boccuzzi. Une bibliographie des ouvrages consultés ou auxquels il est fait référence (pp. 77-85) ainsi qu'un index des noms cités (pp. 87-89) complètent le volume. La consultation de cette dernière section est d'ailleurs instructive car s'y distinguent immédiatement quatre formes de citation. D'abord les auteurs les plus fréquemment allégués, trois lignes de numéros de pages : Giovanni Dotoli, Jean Pruvost, Bernard Quemada, Alain Rey, Josette Rey-Debove ; puis ceux qui ne bénéficient que de deux lignes de numéros de pages : Roland Barthes, Jean-Claude Boulanger, Monique Cormier, Jean Dubois, Pierre Larousse, Henri Meschonnic, Gérard Petit, et enfin ceux qui, en une ligne, ne cumulent que d'un à trois numéros de pages : Étienne Brunet, Pierre Corbin, Maurice Gross, Roman Jakobson, etc. Dans cette liste, à côté d'autres lacunes, on s'étonnera par exemple de ne pas trouver le nom de Robert Martin, pourtant auteur d'un remarquable *Sémantique et automate. L'apport du dictionnaire informatisé* (Paris, Presses universitaires de France, 2001) dont le propos entre pleinement dans le cadre de l'ouvrage. La consultation de l'index confirme l'impression perçue à la lecture d'un ressassement de quelques références qui devient assez vite lassant et peu probant du fait de la manière dont elles sont amenées et imposées : « Alain Rey, notre maître à

tous » (p. 16) ; « Henri Meschonnic pose justement la phrase suivante d'Alain Rey en exergue.... » (p. 19) ; « Il faut absolument lire et relire le livre de Josette Rey-Debove... » (p. 21) ; « Je pense encore à la leçon sublime de Josette Rey-Debove en ce domaine... » (p. 23) ; « Henri Meschonnic est brillamment sur le bon chemin.... » (p. 38) ; « Jean Pruvost, le meilleur élève de Bernard Quemada... » (p. 58) ; « Le maçon du dictionnaire est un maître-maçon, dont le prince numéro un est Alain Rey lui-même.... » (p. 64) ; « Encore Roland Barthes, qui est sublime... » (p. 69) ; etc. Maladresses encomiastiques, probablement, mais qui dénotent une approche, plus subjective et appréciative qu'objective et rigoureuse, d'une question scientifique, puisque le mot *science* figure dans le titre de l'ouvrage. Et, il faut avouer que l'on a un peu de mal à comprendre le sens que Giovanni Dotoli donne à l'adjectif *humaniste* sur la quatrième de couverture lorsqu'il affirme : « Les mille et une ressources des bases de données textuelles peuvent se marier avec la force de la tradition, de la culture et de la littérature. Il faut exploiter les banques textuelles d'une façon humaniste. L'exemple lexicoculturel et littéraire doit toujours être sous le regard du lecteur. La technique ne doit pas tuer le rêve du dictionnaire et le plaisir que nous sentons en le consultant et en le lisant ». À moins que, par ce terme, les auteurs n'entendent l'éloge de l'amitié : « Je rends hommage à cet inventeur de nouvelles pistes (Maurice Gross), qui fut l'un des grands amis du coauteur de ce petit livre » (p. 44), ou « Les recherches transversales sont les bienvenues. C'est grâce à elles qu'il est possible de faire avancer la belle collection *Les Mots*, inventée par Jean Pruvost chez Champion, une maison d'édition dont il est le directeur » (p. 46), voire « Jean Pruvost, le meilleur élève de Bernard Quemada, inventeur de la Journée du dictionnaire chaque année à son université de Cergy-Pontoise » (p. 58), etc. Par delà ces éloges faciles et quelque peu naïfs, serions-nous revenus, sans y prendre garde, à un éclectisme cousinien et à une approche du fait lexicographique comparable à celle que le fait stylistique a connu dans les années 30-70, lorsque l'outillage grammatical puis linguistique a servi de caution scientifique pour des pratiques empiriques ?

Les chapitres de l'ouvrage – « Un objet culturel mal identifié (pp. 7-12) », « Reconceptualisation » (pp. 13-18) ; « Langage, métalangage, langue » (pp. 19-24), « Lexique » (pp. 25-32), « Synesthésie » (pp. 33-38), « Informatique » (pp. 39-42), « Entre passé et avenir » (pp. 43-52), « Quelle discipline ? » (pp. 53-66), et « Rigueur, rêve » (pp. 67-76) – laissent assez aisément entrevoir qu'il s'agit là d'une libre déambulation d'honnêtes gens, comme le XVIII^e siècle

les nommaient, alors que l'on attendrait plutôt une argumentation scientifique étayée justifiant, par exemple, le recours en lexicographie aux nouvelles technologies, que ce soit pour la numérisation des dictionnaires anciens (p. 42) ou pour l'élaboration de dictionnaires électroniques. Mais c'est probablement en ce défaut que cet ouvrage peut gagner son public, mettant à disposition de chacun de nombreuses citations, des références et toute une panoplie d'idées courantes sur le lexique, la lexicographie, la dictionnaire, la métalexicographie, aisément réutilisables dans des discours ou conversations de bon ton et bon aloi...

Toutefois, derrière le souffle poétique du discours, est-ce là ce qu'un praticien des dictionnaires du passé et du présent attend pour envisager l'avenir : « Le lexique tend alors à sortir de la cage de l'entrée. Il veut énoncer, donner des sèmes pertinents, dans une séquence de sens. Et toutefois la vérité s'éloigne, se remplit de redondances, répétitions et classements, dans le brouillard du sens lui-même. La langue retrouve son souffle, sa puissance immémoriale et anonyme » (p. 26). Ou encore : « Le dictionnaire de l'avenir tiendra à ses rêves et à sa structure logique, il bricolera et donnera des réponses claires, sera une "œuvre d'art" (Alain Rey) et le texte par excellence du métalangage. Il sera autonome, d'après les thèses de Josette Rey-Debove, en s'ouvrant sur la fenêtre du monde. N'est-il pas un texte du bonheur ? Œuvre du progrès, fils de l'informatique et de l'ancien bureau de travail, vigilant de la langue et terre de poésie, soldat du mot juste et du rêve, il dynamisera "des perspectives fécondes" (Jean Pruvost), par ses racines dans les structures de la langue et dans ses ouvertures culturelles » (p. 75). La réponse est évidemment négative dans le cadre d'une approche sémio-linguistique. Et on peut le regretter. Elle serait plus nuancée dans le cadre d'une étude faisant moins référence à des critères scientifiques. En effet, si, au fil des pages, on relève plusieurs occurrences de l'expression « science des dictionnaires », on peut à bon droit s'étonner du peu de présence d'une notion et d'un terme infrangiblement liés à toute réflexion sur les pratiques scientifiques. Les auteurs peuvent évoquer « de sérieux problèmes de validation de l'information » (p. 40) mise à disposition des lexicographes, mais l'expression *contexte épistémologique* n'apparaît qu'une fois (p. 44) et à partir seulement d'une référence aux travaux d'Alain Rey ; de même, le substantif *épistémologie* n'apparaît lui aussi qu'une seule fois (p. 56), à nouveau en référence à Alain Rey. Il est vrai que cet auteur plaide en faveur d'une lexicographie proche de l'artisanat « qui est un merveilleux "art transcendant" » (p. 56), et l'on voit bien par là que le souci d'étudier de manière critique

la méthode scientifique et les formes logiques de la confection des dictionnaires, sous quelque forme qu'ils se présentent, papier ou électronique, ne constitue pas un objet véritablement digne d'intérêt dans une perspective humaniste.

Alors, acceptons, certes, de laisser aux auteurs la possibilité de croire en cet humanisme, mais n'oublions pas que s'il est, demain, une science du dictionnaire, celle-ci ne peut pas et ne pourra pas faire l'économie d'une réflexion approfondie sur les conditions contemporaines de confection de cet *outil* qui, à partir, de « diction », exemples et citations, prétend faire advenir la langue comme un objet clos et normalisé, tandis que la créativité lexicale, à toutes les époques impossible à saisir dans sa dynamique sans fin, ne cesse d'en repousser les limites et d'en contester les standards. Si les dictionnaires du passé et du présent étaient déjà fortement liés à une utopie holiste, on peut se demander si les dictionnaires de l'avenir tiendront toujours à leurs « rêves » (p. 75), auquel cas, d'ici à demain, l'entreprise du dictionnaire n'aura cessé de produire d'innombrables et récurrents... *fictionnaires*.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges, F-87000
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr

Amaleena DAMLÉ, éd., Gill RYE, collab., *Aventures et expériences littéraires. Écritures des femmes en France au début du vingt-et-unième siècle*

Amsterdam, Rodopi, 2014, coll. Faux titre, 336 pages

Il serait impardonnable de passer sous silence les études personnelles et rigoureuses, réunies et éditées par Amaleena Damlé avec la collaboration de Gill Rye. Cette note courte renvoie à une analyse plus longue facilement accessible sur la toile (accès : <https://www2.hhu.de/jucquois/publikation.php>). Car rédiger une « note de lecture » sur ce livre attachant, c'était forcément se lancer dans une suite de lectures ou relectures d'écrivaines originales, passionnantes, qui interpellent par leur manière nouvelle d'appréhender l'Histoire, les gens, les choses et les événements. C'était vouloir avec les auteures d'*Aventures et expériences littéraires* ressentir et repenser la vie et la société sous des angles auxquels une littérature plus traditionnelle ne nous avait pas habitués.

Selon les éditrices, il s'agirait des *Écritures des femmes en France au début du vingt-et-unième siècle*. Ce siècle commençant à peine, peut-être faudrait-il parler d'écriture *DE* femmes et pas *DES* femmes. En effet, certaines auteures comme Fred Vargas manquent à